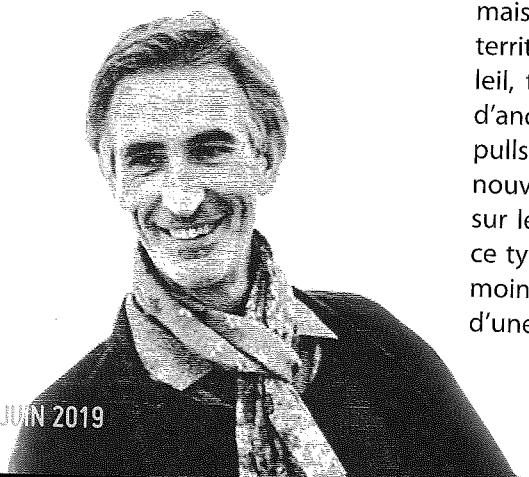


FRANCIS ALÿS : TRAVERSER LE TISSU SOCIAL

Maud Hagelstein

Portrait de Francis Alÿs, alias Francis De Smedt (Anvers, 1959), artiste pluridisciplinaire dont les villes sont le terrain d'expérimentation.

Maud Hagelstein est chercheuse FNRS à l'université de Liège, département de philosophie.



Au début des années 1990, un homme traverse les rues de la ville de Mexico accompagné d'un chien magnétique sur roulettes, attirant sur son passage les rebuts métalliques qui traînent sur les trottoirs, s'augmentant donc de petites ferrailles croisées dans sa promenade. Les chiens errants sont nombreux à Mexico ; celui-ci – bien nommé *The collector* – ramasse de menus débris (capsules, écrous, vieux clous, monnaie égarée, boutons, etc.), comme autant de trophées dont il s'équipe et se recouvre progressivement. Se mêlant au flux citadin de Mexico, l'homme élané, souvent vu de dos sur les photographies qui suivent son action, prélève par l'entremise de son chien magnétique des fragments négligés de réel, dans le but de constituer – peut-être – un portrait de la ville au départ de ce qui en elle serait le moins insigne ou spectaculaire.

L'homme qui tire derrière lui *The collector* est un artiste belge, Francis Alÿs, chez qui la marche (ou la « flânerie », puisqu'il se laisse dériver jusqu'à parfois se perdre) semble conquérir par son intensité le statut de discipline artistique. D'autres artistes, aussi différents que Richard Long, Michelangelo Pistoletto, le collectif Stalker ou Sophie Calle, l'accompagnent d'ailleurs dans ce mouvement. En 1994, Alÿs réitère l'action du *collector* dans les rues de La Havane sous une modalité un peu différente, portant directement à ses pieds une paire de *Magnetic shoes*, récoltant ainsi des indices d'une histoire de la ville restée occulte. Ces choses négligées que l'on foule habituellement de nos pieds sans les voir suscitent alors une nouvelle attention.

Francis Alÿs a marché au Mexique, à La Havane, mais aussi ailleurs, dans d'autres villes et sur d'autres territoires, poussant des blocs de glace en plein soleil, traçant des lignes de peinture pour surligner d'anciennes frontières géopolitiques, détricotant ses pulls en fils d'Ariane entre deux points d'une ville nouvellement noués, arpentant les rues, récoltant sur leurs trottoirs des petits riens, etc. Et, au fond, ce type de marche-performance relève sans doute moins du portrait (c'est-à-dire de la *représentation*) d'une ville, que d'une façon dynamique de s'articu-

ler à elle (de se comporter vis-à-vis d'elle de manière inédite et non fonctionnelle), de la vivre, de traverser les ambiances hétérogènes qui la constituent, et de l'assimiler (collecter des fragments d'elle).

UNE ŒUVRE POLITIQUE ET POÉTIQUE

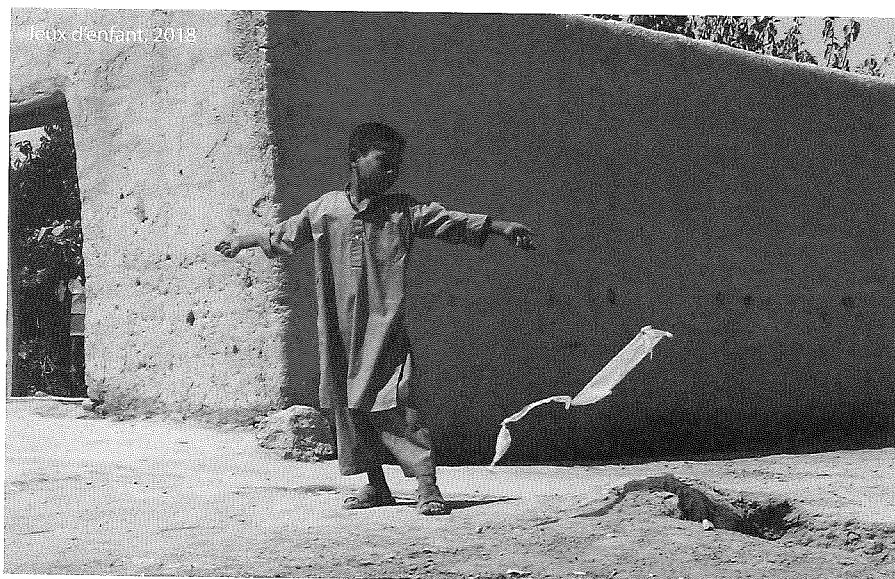
Francis Alÿs est un artiste pluridisciplinaire, dont l'œuvre est *politique* aussi bien que *poétique* – au sens où en traversant frontières et territoires, il entreprend d'interroger le réel (en particulier celui des espaces urbains) sous un angle décalé, c'est-à-dire qu'il fait porter sur lui son enquête, autant qu'il le refuse, le transforme, ou le répète. En 2004, Alÿs reprend par exemple sa performance marchée *The Leak* (réalisée à Sao Paulo puis à Gand en 1996), utilisant 58 litres de peinture vinyle pour tracer 24 km qui sur-lignent l'historique « ligne verte » de la région de Jérusalem, établie en 1948 après le cessez-le-feu signé le

situationniste, en rédigeant son document fondateur (*Rapport sur la construction de situations*, 1957). Dans un manuscrit resté inédit de 1959 (« Écologie, psychogéographie et transformation du milieu urbain » – notes envoyées à Constant), Debord explique comment l'urbanisme de son temps pourrait – s'appuyant sur des pratiques ludiques et expérimentales de « dérive » dans la ville – se transformer en « psychogéographie ». Celle-ci, au lieu de diviser le tissu urbain en petites unités, soit des unités pratiques (habitats, zones de commerces), soit des unités d'ambiance (travail, loisirs), aurait pour mission de faire apparaître les relations entre ces espaces découpés. Debord appelait pour cette raison les artistes, poètes et militants à envisager de nouvelles façons d'expérimenter la ville, toujours liées au fait d'y *passer*, de s'y *déplacer*. Traverser la ville revient effectivement à *traverser un tissu social* déterminé, en apercevoir et

en faire voir la complexité et les contrastes (c'est-à-dire la violence des contrastes entre des conditions de vie inégales).

Les « performances-magnétiques » d'Alÿs permettent à l'artiste de collecter le délaissé des espaces urbains et de le faire circuler par son mouvement. Traverser la ville pour créer du lien entre les espaces, par suggestion plastique (la ligne de peinture, le fil de laine) et par suggestion narrative (les récits visuels/écrits de ces déplacements), devient chez Francis Alÿs une ma-

nière de se rapporter aux inégalités en les nouant les unes aux autres. Ce nouage est une occasion de redécouvrir l'étrangeté de leurs rapports. À cet égard, le projet de Francis Alÿs n'est pas politique en un sens institutionnalisé, comme ce serait le cas s'il engageait des alliances avec des associations locales et des groupements militants. Mais il l'est de manière



30 novembre 1948 entre Moshe Dayan (forces israéliennes), et Abdullah al-Tal, (Légion arabe). Cette fois, il intitule sa performance : *Sometimes doing something poetic can become political and sometimes doing something political can become poetic; the green line*.

Au moment où naît Francis Alÿs (1959), Guy Debord vient de contribuer au lancement de l'Internationale

directe et sensible, dans ce qui passe de l'artiste au spectateur, ou de l'artiste au passant, ou même du flâneur au flâneur, parfois dans le moment de la performance, mais aussi par la médiation des traces photographiques ou picturales.

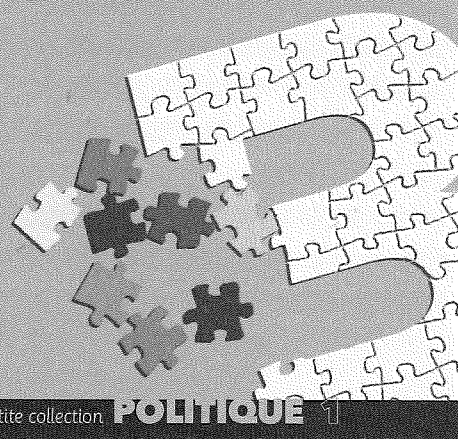
En 1997, toujours dans les rues de Mexico-City, l'artiste entreprend de pousser un bloc de glace à travers la ville, jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'une flaque d'eau, une tache humide sur le béton. L'œuvre performée s'intitule *Paradox of Praxis*, et manifeste la vanité apparente de l'action, qui paradoxalement ne débouche sur rien, si ce n'est la disparition du bloc de glace – mais qui ne donne corps à aucun artefact. Comme le suggère son sous-titre (*Sometimes making Something Leads to Nothing*), l'œuvre est éphémère, et ne se prolonge que par le récit qui en est donné, par l'artiste lui-même, ou par ceux qui l'ont croisé et qui feront circuler leur propre version. C'est-à-dire par ceux qui pourront fabuler ces actions.

Ce n'est évidemment pas *rien*. Au contraire, toute la consistance politico-poétique de l'action tient là : traverser le tissu urbain, y introduire des décalages fictifs, puis le raconter autrement, le penser autrement. Dans son livre intitulé *Marcher, créer. Déplacements, flâneries, dérives dans l'art de la fin du XX^e siècle*, Thierry Davila réserve l'un de ses portraits de « piéton planétaire » à Francis Alÿs, sous le titre : « Francis Alÿs : Chemin faisant (*Mundus est Fabula*) ». Par ses actions, ses attitudes et la théâtralité de rue qu'il (ré-) invente, Alÿs développe une gestuelle qui s'inscrit dans les rythmes de la ville : « *Cependant, celle-ci se déploie, l'essentiel du temps, non pas à partir d'un arrêt des vitesses urbaines, mais, bien au contraire, comme leur reprise, leur réorientation, comme une bifurcation qui invente une autre extension possible du système de circulation, de son tissu* » (Davila, *Marcher, créer*, 102). Ces bifurcations sont bien des tissages, qui invitent au récit, qui permettent de « fictionner le réel », c'est-à-dire d'y injecter des éléments de fiction. Mais cette fiction ne doit pas s'entendre comme une suspension du réel (« un arrêt des vitesses urbaines »), elle doit davantage se comprendre comme une accélération de ce réel, une mise en scène qui l'éclaire dans sa complexité et dans sa violence. ■

AULA MAGNA

Demain Bruxsels

une vision pour libérer notre ville



Bruxelles : une ville merveilleuse riche d'une population frondeuse et bigarrée qui préfigure l'Europe de demain.

Bruxelles : une ville malheureuse entravée par un imbroglio institutionnel qui l'empêche d'avoir prise sur son destin. Ce n'est plus supportable.

Cette ville multilingue et cosmopolite doit pouvoir devenir pleinement... ce qu'elle est déjà dans les faits. Les obstacles sont nombreux. Pour les renverser, il faut une vision.

Cette vision, nous l'appelons Bruxsels.

Né en 2006, Aula Magna est un think tank consacré à Bruxelles. Les auteur-e-s : Eric Corijn, Alain Deneef, Myriam Gérard, Henri Goldman, Michel Hubert, Alain Maskens, Yvan Vandenberghe, Philippe Van Parijs, Fatima Zibouh.

ISBN 978-2-931019-00-9 12 €

La petite collection *Politique*
est éditée par la revue *Politique*.

POLITIQUE

revue belge d'analyse et de débat

Réenchanter la ville?

CRITIQUE DE L'ANIMATION
CULTURELLE URBAINE

Élections

LES LENDEMAINS DE LA VEILLE

Mouvements sociaux

GILETS JAUNES : LE RETOUR DE LA DÉMOCRATIE ?

Technologie

LE CLIMAT OU LA 5G ? LA BELGIQUE À L'HEURE DES CHOIX

Une œuvre

JOHN DEWEY, UNE PÉDAGOGIE TRÈS POLITIQUE

